

TEMPS DES POETES 2022 : choix des poèmes sur l'éphémère

CHARLES BAUDELAIRE « Hymne à la beauté »	2
ADONIS «Les bras de l'éphémère »	2
CLAUDE ROY « L'eau discrète» ,.....	3
GEORGES COKS « Brume » (2022).....	3
PAUL ELUARD « Toi la seule»	4
ARMANDO VALLADARES « Wings will grow some day » (2016).....	5
EDOUARD GLISSANT : « De maintenant ».....	5
EDOUARD GLISSANT : « Amulettes »	6
AMULETTES.....	6
SUZANNE DRACIUS : «Les sorbets de l'enfance »	9
PABLO NERUDA : «Est-ce le soleil d'hier ? »	18
YVES BONNEFOY : «agitation du rêve»	18
FERNANDO PESSOA : «Plutôt le vol de l'oiseau ».....	21
FERNANDO PESSOA : «Parfois, en certains jours de lumière ».....	22
ETIENNE LERO : «Plutôt le vol de l'oiseau »	22

CHARLES BAUDELAIRE « Hymne à la beauté »

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
Ô beauté ? Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?
Le destin charmé suit tes jupons comme un chien ;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, beauté, dont tu te moques ;
De tes bijoux l'horreur n'est pas le moins charmant,
Et le meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépite, flambe et dit : bénissons ce flambeau !
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
Ô beauté ! Monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou sirène,
Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! -
L'univers moins hideux et les instants moins lourds

ADONIS « Les bras de l'éphémère »

Il n'y a pas de dés dans les mains de l'Invisible. Tous les dés sont dans les mains de la Terre, me disait-il.

Ce sont les jeteurs de dés qui, dans l'ancre des désirs, abolissent le corps de l'instant. Le ciel est l'arbre le plus haut des forêts de la violence
Le ciel est l'arbre le plus haut des forêts de la violence.

Mais les mots ne donnent pleine mesure qu'aux tempêtes.

Apollinaire, je te transmets le salut de ce café et celui de ce vieil arbre qui l'embrassait.

L'arbre expliquait le vent, l'ombre et les passants, sauf quand un enfant venait s'asseoir près de lui. À ce moment-là, l'arbre commençait à prophétiser car l'éternel Apollinaire ne se réveille vraiment que dans les bras de l'éphémère

CLAUDE ROY « L'eau discrète» ,

Une eau glacée qui coule
On l'entend sans la voir (La pensée de l'été qui chantonne sous l'herbe)
Les toutes petites abeilles noires leur bourdon continu (Le rêve que le soleil fait à
bouche fermée)

À onze heures en août le monde est transparent
Il sera brûlant après la méridienne
Une très modeste éternité baigne de clarté vive l'eau qui court les abeilles le soleil
trionphant

Une éphémère éternité qui nous habite toi et moi
Elle fondra dans le jour comme le sucre dans l'eau comme le temps dans le temps

GEORGES COKS « Brume » (2022)

Brume

La fumée, en un clin d'œil a disparu,

Et l'odeur du brûler qui le suivait de près

S'est mélangé au vent,

Et le vent l'a bu.

Le mirage monte des dunes chauffées à blanc
Pendant que l'oasis jaillit de la source de la pensée
Surprend le voyageur qui se rafraîchit le visage dans le sable frais du zénith du midi.

Il nous fait si peur que nous courrons.
Nous courrons pour échapper à ce qui ne dure pas,
Nous courrons et pourtant
Assis à la croisée des chemins qui mènent à l'Hadès
Il attend,
Il nous attend,
Patiemment...

Tout est devenu éphémère,
Si bref,
Parce que l'immortalité n'a duré qu'un jour
Au pied de l'arbre défendu.
Le plaisir était...
La vie aussi,
Le temps est maître
L'éphémère est son disciple,
Et le monde soumis n'y peut rien
Sauf de croire à son ultime destin
Qu'il peine à tenir en main

PAUL ELUARD « Toi la seule »

Toi la seule et j'entends les herbes de ton rire
Toi c'est la tête qui t'enlève

Et du haut des dangers de mort
Sur les globes brouillés de pluie des vallées
Sous la lumière lourde sous le ciel de terre
Tu enfantes la chute.

Les oiseaux ne sont plus un abri suffisant
Ni la paresse ni la fatigue
Le souvenir des bois et des ruisseaux fragiles
Au matin des caprices
Au matin des caresses visibles
Au grand matin de l'absence la chute.
Les barques de tes yeux s'égarerent
Dans la dentelle des disparitions
Le gouffre est dévoilé aux autres de l'éteindre
Les ombres que tu crées n'ont pas droit à la nuit

ARMANDO VALLADARES « Wings will grow some day » (2016)

Wings will grow some day
on my wheelchair
I will be able to fly over parks
carpeted with children and violets
. My chair will be a winged dream .
without the deranging obsession of bars
and I will be able to climb the rainbow
and alight on a quiet mountain
My chair will be a dream without eyes
a metal swallow above the earth

EDOUARD GLISSANT : « De maintenant »

Les murs ont de la peine à se tenir debout
Au long de cette rue
Qui monte et tourne.
On dirait qu'ils sont tous venus, ceux du quartier,
Essuyer leurs mains grasses au rebord des fenêtres
Avant de pénétrer ensemble dans la fête
Où croyait s'accomplir leur destin.
On voit un train peiner au-dessus de la rue,
On voit des lampes qui s'allument,
On voit des chambres sans espace.

Parfois un enfant pleure
Vers l'avenir.
ÉTÉ

La femme enceinte attendait sur le seuil
Dans l'air de la récolte.
Tant de bonté mûrissait
Dans les pommes et tant de force
Dans le bois de la porte et dans l'eau de la mare
Abandonnait la lutte.

La petite fille avait déjà
Ses beaux yeux pour plus tard,
Au pied du lit où furent les morts
Dans des draps blancs.
Cependant, l'épervier
N'interrogeait pas son destin

EDOUARD GLISSANT : « Amulettes »

AMULETTES

La scie va dans le bois,
Le bois est séparé
Et c'est la scie qui a créé.
Sur le toit d'ardoise
Il y a le ciel.
Le ciel est vague
Et l'on s'y noie.
On était tenté de toujours grandir
Et les nuages nous conseillaient
De les écraser, de les dépasser,
D'aller dans le clair, dans le toujours clair.
Les oiseaux dans la gorge
Ont gardé leur constance
Au printemps de plus tard.
La petite truie,
Grosse comme un canif,

Ne trouve plus sa pierre
Dans le grand ruisseau.

*

Tous les crustacés
Qui ont tant de noms
Et bien plus encore
De couleurs, de formes,
Ils ne savent pas
Qu'il y a la mer.
Ce qui ressemblait à la bien-aimée
C'était la tige des blés tant pressés de mûrir
Quand le soleil pensait déjà à s'incliner.
Caressant les arbustes
Au niveau de leur greffe
Dont ils ne souffrent plus qu'en rêve.

*

Les bœufs, les veaux, les vaches
Ont besoin de dormir davantage que d'autres,
Tant ils savent leur chair.
Un fagot fait un lit
Mais plutôt pour souffrir
De tout ce qui n'a pas le goût
D'un brin de bois.
On ramasse une enfant qui grelottait le soir
Dans la rue sans beauté plus rouge que ses doigts
Et de l'avoir lavée
On n'a plus rien à faire.
Ce n'était pas
Une aile d'oiseau.
C'était une feuille
Qui battait au vent.
Seulement,
Il n'y avait pas de vent
Avoir vu
Tout au fond
De sa main,
Dans l'étang,

De petits hommes
Qui remuaient.

*

Pour viatique on eût pris,
De peur des galaxies,
Un biscuit racorni
Rogné par les souris.

*

La vitre vers le froid
Tremblait pour la beauté
Que le givre ferait sur elle
Avant l'aurore.

*

Rien ne sert de boudier la lune
Ou de rêver
La tenir contre soi
Pendant les nuits d'été.
Elle est parfaite
Et va.
Il faudrait voir plus clair
Pour voir tous les objets
Gomme entre eux ils se voient.
Un pré en pente, intelligent,
Qui s'étonnait de mériter
La gentillesse de l'aubépine.

*

Deux roses qui partaient, qui s'en retournaient.
Qui étaient presque autant que mortes
Et que le temps laissait
S'accoler pour finir.

*

C'était un jour
A la gloire de l'herbe.
En ce temps-là,
Il y avait vraiment
Des violettes.
Lune,
Pour les raptus
Et les recels.

*

Dans le moulin qui n'était pas utilisé,
Où le silence avait défait
Ce qui rouille et ce qui s'effrite,
Il restait dans un sac juste assez de farine
Pour y connaître la douceur entre les doigts.

*

S'il faut rendre compte
Des beautés du monde,
On n'oubliera pas
Les moulins à vent
Que le vent détraque
Et qui nous oublie
Pour le vent, l'aurore et la liberté

SUZANNE DRACIUS : «Les sorbets de l'enfance »

Les sorbets de l'enfance

J'ai quatre ans et trottine sur les étroits trottoirs de ma tropicale ville natale en compagnie de mon cousin Frantz, à Fort-de-France. Il me donne la main, c'est un grand. Nos parents nous ont conduits au centre-ville en Traction Avant Citroën – que Frantz prononce « citoyenne », à la créole.

On va acheter des glaces Montier, les meilleures de Martinique – après celles de feu mon grand-père maternel Homère Pierre-François, « à la rue » Isambert, naguère. (Mais ces glaces-là sont légendaires. Et « afroparadisiques », pour ne pas dire aphrodisiaques, afro et paradisiaques illico. Mais ça, c'est une autre histoire.)

Les sorbets coco de Fort-de-France sont mes madeleines de Proust à moi, antérieures aux réminiscences de mon En-France.

Les pieds nus dans mes sandalettes, je chocolate mon petit corps à l'inverse du sens créole – qui signifie « s'inquiéter, s'en faire, se faire du souci ». Insouciante je suçote du chocolat Élot et mon dernier sorbet coco avant de « partir pour France », avant de quitter mes petites Antilles natales pour aller découvrir Lèt Bò, L'Autre Bord, à bord du gigantesque paquebot justement nommé « Antilles », avant de vivre en « ex-île », en la troisième île, Île-de-France, avant qu'à mes souvenirs d'enfance ne s'adjoignent des souvenirs d'En-France.

Mais n'est-elle pas surnommée « L'Île aux Revenants », ma volcanique île natale ?

J'ai six ans et, volcanique, je déteste qu'on me prenne la main, j'aime trop mon indépendance, marronne, déjà. Mais là je suis avec mon cousin Frantz qui porte, à la mer, des palmes et un « max ». Pas un maximum, un masque de plongée. Mais Frantz appelle ça un « max », à la créole. Je le tiens par la main, il est grand. Il a quatre ans de plus que moi. Nous descendons en ville de Redoute, quartier La Ferme, acheter des glaces Montier, les plus renommées de toute l'île, à l'instar des glaces stars de l'Île Saint-Louis que j'ai goûtées à Paris, avec, au bout de la langue, la nostalgie des sorbets de Fort-de-France. Là, je les ai, au bout de ma langue, pour de vrai. Je découvre la volupté. Inconsciemment, je m'initie à une suave sensualité. Je m'applique, sans en perdre une goutte, à bien les lécher tout autour, bien les lécher, ou les *nicher*, comme dit Frantz, à la créole. En dépit des ordres de Manman, j'écrase, pour plus de confort, le contrefort de mes espadrilles ; j'ai refusé de les enfiler convenablement, microscopique marronnage, je désobéis, je m'obstine à ne pas les mettre bien comme il faut pour être une petite fille « bien comme il faut ». La plante de mes talons les écrabouille, elles sont complètement avachies, je m'en fiche que ça fasse négligé, je risque de les perdre, de temps en temps, sur les trottoirs chaotiques, c'est infernal, mais je suis aux anges.

J'ai neuf ans et je descends en ville en bus avec mon cousin, mon cher Frantz qui adore écouter des « dicx », comme il dit, surtout les disques de « Diony » ; à l'entendre, Johnny a quelque chose de dionysiaque en même temps que « quelque chose de Tennessee ».

Je progresse au côté de mon cousin. C'est fou ce qu'il a grandi. Les pieds dans mes petites ballerines, je fais dix pas quand il en fait cinq, je lape à petites lapées le sorbet servi par Xavier, que mon cousin appelle « Zavier », à la créole, ça m'amuse bien : il met des X là où il n'y en a pas, et les escamote là où en France on les prononce. J'adore qu'il fasse tout à l'envers.

Nu-pieds dans mes petites ballerines, je refuse de mettre des socquettes, des socquettes blanches de petite manzelle de bonne famille ; ce serait ridicule, il fait bon, les chaussettes c'est pour tenir chaud. J'ai hâte de pouvoir mettre des bas ou des collants comme une grande, mais en attendant, je vais jambes nues, quitte à me faire réprimander, bravant gifles et fessées sous prétexte que ça fait trop « femme », voire « femme de mauvaise vie ». Qu'importe ! Je marronne hors de ces normes-là. Qu'est-ce qu'une femme de mauvaise vie ? Toute vie est bonne. Toute vie de femme devrait être bonne. La mauvaiseté vient d'autrui.

Comment je suis devenue une fille ?

J'ai douze ans et je clopine en devisant avec Frantz, dont on prononce le prénom « Franz », en Martinique, sans faire entendre aucun son « t », pas comme dans « Franz Kafka », où « Franz », quoiqu'il n'ait pas de « t » écrit, en allemand, se prononce « Frantz », avec un « t » invisible mais bien audible. C'est rigolo, ce paradoxe, ce petit chiasme phonique, ce croisillon germano-créole des « t » : celui qui n'est pas écrit se prononce, en allemand, et celui qui est écrit ne se prononce

pas, en Martinique. C'est ce que j'explique à mon grand cousin adoré, car je viens de commencer à faire de l'allemand, en Sixième, au lycée Marie-Curie à Sceaux. Mais là, je suis en vacances, les grandes vacances, les merveilleuses grandes vacances caribéennes.

En exquises et expressives retrouvailles, il est aisé d'évoquer avec mon cousin Frantz *La Métamorphose* de Franz sans t, Kafka, mais hors de question de confesser, comme si c'était un péché, la troublante métamorphose de mon corps de femme. Je ne me suis pas métamorphosée en ravet, notre cafard antillais, comme dans *La Métamorphose* de Franz (Kafka, pas Fanon, ni cousin Frantz).

J'ai vu le sang entre mes deux quartiers de cuisses, j'ai cru que j'allais mourir, personne ne m'avait jamais dit – ni en français ni en créole ni en allemand ni en aucune langue humaine ni aucun langage féminin, personne, ni ma manman créole ni mes grandes sœurs ni ma bien-aimée grand-mère Germaine, manman doudou adorée, trop loin, trop séparée de moi par les océans et les flots de misogynie tradition –, que ce flux de sang que je prenais pour un sinistre signe de mort était, au contraire, symbole de vie triomphante, pénétration dans mon territoire de femme. J'ai pris ça pour une salissure, une sorte d'inavouable blessure, une infamante flétrissure, tant et si bien que j'ai hésité à en parler, de cette tache écarlate qui ensanglantait mes draps. J'en ai conçu, tacitement, un informulable sentiment de culpabilité, cherchant en mon for intérieur fort perturbé, sans aide ni assistance aucune, quelle faute j'avais bien pu commettre, quelle honteuse maladie souillait cet endroit tabou de mon corps, cet endroit que l'on ne nommait pas, ce lieu de mon corps dont on ne parlait guère, si ce n'est en le surnommant pudiquement « le tutu » ou « le bada » lorsqu'il s'agissait de le laver, jusqu'à ce que je me redresse, grâce au Larousse médical, forte de la page « Femme » de la providentielle première édition du *Quid*, portant haut mon corps de femme. De femme debout. Rassérénée, réconfortée par les mots rassurants puisés dans les rayons bienfaiteurs de la salvatrice Bibliothèque Colbert, au bout de la rue des Imbergères, j'ignorais alors que ce nom était associé à l'infect *Code noir*. À ce moment-là aucune loi n'avait reconnu « crime contre l'humanité » l'esclavage, et j'ignorais encore qu'émanciper un esclave se disait, au temps maudit de l'esclavage, lui « donner son corps ».

Plus tard, j'apprendrai qu'en bien des endroits du monde les règles des femmes sont maudites, le sang des filles diabolisé par des diables d'hommes. Ces hommes-là, je les maudirai. Quand on verse le sang à la guerre, on dit que c'est noble, c'est du sang d'homme. Quand se déverse le sang des femmes entre leurs jambes, c'est noble aussi, c'est la condition de toute vie.

On peut toujours paraphraser Aristophane et jouer les *Lysistrata* en proclamant haut et fort, en tambourinant à tue-tête : « Quand la guerre sera l'affaire des femmes, elle s'appellera la paix ».

On peut sonner le rappel des bataillons de corps de femmes saignant chaque mois entre leurs cuisses, et des corps de grandes dames qui ne saignent plus et ne saigneront plus dans le petit espace circonscrit de leurs entre-cuisses respectifs – et

respectables – pendant des décennies de vie afin que s’écoule, tous azimuts, le flux de leur immarcescible sagesse et qu’il s’épande de par le monde, afin de mieux penser le monde, panser le monde.

On peut lever une armée forte des corps de belles dames et de belles d’âme, afin de réparer le monde.

On pourra les voir se dresser, tous ces corps de femmes debout en leur gravité qui fait la nique aux lois de la gravitation afin de faire savoir au monde que les règles des femmes ne sont pas impures, que ce sont les règles édictées par les hommes qui sont malsaines.

On ne leur fichera pas la paix tant qu’ils n’auront pas compris que les règles des femmes sont bonnes, les leurs mauvaises, que les règles des femmes ne sont pas l’expiation du péché originel, que le péché ne vient pas d’elles, qu’il surgit des archaïques a priori et des misogynes terreurs, des phallocrates inepties et des patriarcales erreurs, que ce ne sont pas les menstrues qui contaminent le monde, c’est le monde qui est contaminé par l’immonde, l’ancestrale idiotie.

Plus tard encore j’apprendrai, horrifiée, que non seulement c’est tabou, mais que bon nombre de femmes de par le monde n’ont pas les moyens de s’acheter des protections périodiques, qu’il y a des filles qui utilisent des torchons, des feuilles d’arbres, du papier journal, des bouts de matelas ou même de la boue pour se protéger pendant leurs règles, solutions de fortune, d’infortune, non seulement inconfortables et inefficaces mais également problématiques, voire dangereuses, au niveau hygiénique, que les femmes sans-abris et les habitantes des régions déshéritées redoutent la période des règles, qui fait pourtant partie du cycle de la santé féminin. En raison d’un manque d’accès aux protections hygiéniques, les jeunes filles sont souvent obligées de rater l’école et les femmes à faibles revenus sont davantage sujettes aux infections et à toutes sortes de désagréments. Dans les régions où le corps des femmes inspire la méfiance, la stigmatisation sociale et les rumeurs les placent au ban de leur communauté.

Dans certaines régions, au Népal par exemple, les femmes doivent rester cloîtrées dans une cabane pendant qu’elles sont indisposées, à la merci des éléments et de maladies potentiellement mortelles, et n’ont quasiment aucun contact avec l’extérieur.

En Martinique, à Grand-Anse, lorsque je suis devenue une fille qui a ses règles, une voisine m'a recommandé, épouvantée, de ne pas jeter à la poubelle mes protections usagées, de peur qu'un malveillant ne fasse du « quimbois » – la magie locale, une espèce de vaudou formule allégée –, avec mon sang.

Pour l'instant j'assume cahin-caha mon corps de femme.

Je claudique le moins que je peux, sur mes tout petits talons – les plus hauts que j'aie eu le droit d'acheter –, en compagnie de mon cher Frantz sans savoir s'il se prénomme Frantz en hommage à Frantz Fanon ou si c'était seulement encore la mode, quand on l'a baptisé.

Je drivaille rue Lamartine, un lacustre flot de poésie m'inonde la tête, je me sens libre, marronnage en tête, sans même savoir que Lamartine fit partie du gouvernement provisoire de la II^e République – ô libératrice République ! – qui abolit l'esclavage.

Je drive rue Victor Hugo, tout émue d'avoir découvert que le premier roman du jeune Victor, futur grand homme panthéonisé, futur grand écrivain français, est *Bug-Jargal*, avec pour cadre la révolution haïtienne. Métisse je sens que se tisse ma petite légende personnelle, m'habite *La Légende des Siècles*.

J'ai quinze ans et je me dandine, un tantinet clopin-clopant du haut de mes semelles compensées, au côté de mon cousin Frantz, main dans sa main. Nous sommes descendus en voiture, car Frantz a maintenant son permis de conduire. Nous circulons en bâchée, ce qu'on appelle un *pick up* aux USA, et qu'ici on nomme « bâchée » alors que l'on n'y met jamais aucune bâche. Nous rigolons, Frantz et moi, parce qu'ici, un pick-up, ça veut dire un tourne-disques, pour écouter des « dicx » de « Diony » qui est toujours l'idole des jeunes et de Frantz et même de mon père – qui pourtant exècre les « blousons noirs », en digne pater familias mulâtre « de bonne famille », s'il en est – et d'une multitude de Français, quoiqu'il ait changé une multitude de fois de style.

Nous vivons une dionysiaque et platonique idylle juvénile, ivres de glaces rhum-raisins. Moi je préfère les sorbets aux glaces. Les frozens aussi, je les aime, je ne déteste pas un petit sinobol de temps à autre, mais rien ne vaut le sorbet coco. L'émotion du sorbet coco !

Entretiens, je me suis régalée de bountys et de *Peaux noires, masques blancs*, ouvrage de son homonyme et peut-être éponyme Frantz (Fanon). Dans la foulée, j'ai découvert que je suis le contraire d'un bounty, cette friandise chocolatée marron dehors, blanche dedans : calazaza, marronne jusqu'au tréfonds de moi-même. J'aime chocolater mon corps et je refuse de chocolater mon corps au sens créole, ô mon corps !...

Je me surprends à savourer les succulences des sorbets aux fruits de la passion. Et aussi du sorbet coco. La petite crème, à la fin, quand on a fait durer le

plaisir... *Pa chokolaté ti kò'w* ! Ne te fais pas de souci ! *CARPE DIEM* ! Au lycée Marie-Curie, que mes condisciples surnomment familièrement « Marie-Cu », j'ai appris à déguster Horace, Sénèque et Lucrèce, et Ovide et Apulée, et le *Satiricon* de Pétrone, et *an pati*, ô empathie, en caribéenne épicurie, au côté de mon *arbiter elegantiarum* créole, mon beau cousin Frantz habillé à la dernière mode arborant pantalon pattes d'éléphant et chemise à col pelle à tarte, pas tarte du tout, arbitre de toutes les élégances.

Ne fut-elle pas également surnommée « L'Île aux Femmes », Madinina, Matinino, Madiana, ma volcanique île natale ?

J'ai dix-huit ans, ou plutôt je les ai presque, puisque je suis née le 21 août et que nous ne sommes qu'en juillet. Juchée sur mes escarpins à talons aiguilles, je m'embarque pour la dernière fois sur le paquebot transatlantique pour gagner la Martinique, marronne au cœur. (Après, ce sera l'avion, d'autres émotions, d'autres partances.)

Les glaces, à bord, sont luxueuses, sophistiquées. J'ai vraiment hâte d'avoir en bouche la saveur des sorbets d'antan.

Mon cousin Frantz est déjà grand. Il vit désormais en En-France, loin des sorbets de l'enfance.

Je drivaille seule rue Lamartine, dorénavant. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé », dixit ce même Lamartine.

Bien campée sur mes spartiates hautes à vertigineux talons, souveraine de chaque déhanchement et de toute courbe de mon corps, je marche seule à Fort-de-France rue Victor Hugo, désormais. Plus personne ne me donne la main. Plus personne ne me tient la main. Nul ne me tient.

En cette pandémie mascarade, démasquées les réminiscences, je vais seule. Je chemine en solo, armée de mon indépendance.

Femme devenue, femme sans âge, j'eus soudain la révélation, par le truchement d'une machine d'ostéodensitométrie, que j'ai des os d'Africaine : blanche, je ne tiendrais même pas debout, caucasienne, je tomberais en mille morceaux. Ainsi suis-je une *fanm doubout*. En mon métissage, debout. En mon corps de femme, debout.

D'ores et déjà je m'affranchis du mythe du *potomitan*, dès lors je fais fi de la fable du poteau mitan.

Femme debout, *fanm djòk*, ainsi puis-je déguster les mythiques sorbets de l'enfance, ad libitum.

J'avais rencontré Angela Davis lors de mon mariage : j'avais vingt ans, et une spectaculaire afro – juvénile zeugma. Ce n'était pas seulement une mode capillaire, mais un habitus, une posture, issue du mouvement du « Black is beautiful », des Black Panthers.

Bouleversante, au son du tambour, l'arrivée, quelques lustres plus tard, un beau soir de décembre 2019, au parc Aimé Césaire à Fort-de-France, d'Angela Davis, la grande dame qui proclame avec toujours autant de flamme qu'elle veut "Put down the capitalism", « à bas le capitalisme » du haut de ses 75 ans !

Affligeant, cependant, de l'entendre affirmer, lorsqu'elle est interrogée sur sa vision du féminisme, qu'elle ne souscrit pas au féminisme de la « bourgeoise blanche ».

Le féminisme n'a pas de couleur.

Le féminisme est la lutte des suffragettes britanniques qui ont risqué de se faire tuer, au début du vingtième siècle, pour avoir le droit de voter, à l'instar d'Emily Davison, morte renversée par le cheval du roi George V. (Tiens, « Davison » sonne comme « Davis », au début, tel un Big Ben, magistrale cloche sonnante le glas de la misogynie.) Le féminisme se bat pour la petite Nigériane excisée à la lame de rasoir rouillée, l'Indienne violée et tuée parce qu'elle est une fille, « fardeau » pour la famille, l'Iranienne obligée d'épouser son violeur, la fillette mariée de force qui ne pourra plus aller à l'école, sous toutes les latitudes, la Russe, femme battue qui n'a pas le droit de porter plainte sous prétexte que cela détruirait la famille d'envoyer son bourreau en prison, et cetera, *et ceterae*, la Chilienne qui hurle « Le coupable ce n'est pas moi, ni où j'étais, ni ce que je portais ; le violeur, c'est toi, l'État oppresseur, le machiste violeur ; j'ai le droit de m'habiller comme je veux », – elle est de quelle couleur, la Chilienne ? Est-ce que ça compte ? Non. Seules nos vies comptent. Nos corps comptent. Nos corps de toutes les couleurs. Nos corps de femmes.

Le féminisme est la levée de boucliers contre les féminicides, au seuil du vingt et unième siècle comme au seuil d'un foyer conjugal où l'on devrait être en sécurité, à l'orée du XXI^e siècle comme à l'orée d'une forêt où la femme cesserait d'être la proie de l'homme, traquée comme au coin d'un bois, et où le Petit Chaperon rouge aurait appris les gestes d'autodéfense qui sauvent, fille debout, femme levée en posture de féminité à la Beauvoir.

Noire, blanche, jaune, rouge, la féministe n'a pas de couleur, sa bannière est multicolore. La « bourgeoise blanche » subit de plein fouet l'omnipotent patriarcat, dans le quotidien, le monde du travail, dans le monde entier, avec des salaires inférieurs dans quasiment tous les métiers. S'il y a une internationale, c'est bien celle-là, et il ne faut pas oublier que si nous sommes arrivées là, – même si ce n'est pas encore parfait –, c'est tout de même grâce aux progrès et aux droits des femmes gagnés au péril de leur vie par toute espèce de « bourgeoises blanches » ou café au lait. L'antiracisme va de pair avec le féminisme, à portée universelle, sinon cela n'a pas de sens. La couleur du féminisme ? Un vain mot, délétère et stérile.

Navrant de prôner la désunion en célébrant l'Union des Femmes, en l'occurrence l'Union des Femmes de Martinique, première association féministe de la Caraïbe, qui fête ses 75 ans !

Toute souffrance est respectable, et celle de nos consœurs afro-américaines m'émeut profondément, mais j'ai peur qu'elles ne se fourvoient, ce qui me chagrine encore plus. L'intersectionnalité, il faut la penser puis la panser, elle ne doit pas être exclusive et facteur de désunion. L'union fait la force. Je fais partie de ces personnes qui subissent simultanément plusieurs formes de stratification, de domination ou de discrimination, j'ai cette sensibilité, depuis marquis d'Antin je subis à la fois le sexisme et le racisme, voire le classisme et depuis longtemps je le crie, l'intersectionnalité avant la lettre tinte dans ma tête depuis les sorbets et glaces de l'enfance suivis des neiges de l'en France, mais n'étant ni assez noire par ici ni assez blanche là-bas, quel féminisme serait pour moi ? Ni l'afro-féminisme radical ni le féminisme des « bourgeoises blanches ». Dans mon corps de femme caribéenne toutes ces notions fument et infument. Comme en algèbre et en latin, toutes ces négations se détruisent, créant une affirmation. Affirmer son corps au monde, son corps de femme, quelle que soit son identité, voilà en quoi, idéalement, consiste le féminisme et, partant, la féminité, qui fait du bien aux hommes aussi. Foin des nouvelles formes de ségrégation et nouveaux apartheid, afin de célébrer le jour où la féminité se mit debout et dit qu'elle croyait à son humanité !

La conférence ayant commencé très en retard, le public n'a pas pu poser de questions comme c'était promis. Il a fallu se contenter de l'interview finale de la journaliste Fanny Marsot puis de Rita Bonheur, présidente de l'UFM. Dommage ! Je serais curieuse, notamment, de savoir, à l'issue de sa dénonciation du « complexe industriel carcéral », ce que la fervente activiste propose comme solutions, aujourd'hui, dans sa démarche d'« abolition de la prison ». J'aurais aimé que cette

ardente militante – qui, emprisonnée plusieurs années, a pu mesurer de l'intérieur les ravages du système pénitentiaire, en particulier « l'abus sexuel des femmes en prison, l'une des violations des droits de l'Homme » [...] « qui perpétue les structures patriarcales et racistes qui, pendant des siècles, ont donné lieu à la domination sociale des femmes » – expose diverses alternatives à la détention et démontre leur efficacité, qu'elle nous en donne des nouvelles fraîches, qu'elle présente le bilan actuel, si l'on parvient, par exemple, à augmenter le financement des programmes sociaux de manière à réduire le taux de crimes, car l'on ne peut tout de même pas laisser les gens tuer, violer, commettre les pires méfaits impunément et se balader comme si de rien n'était.

La féministe ne doit pas se tromper d'ennemi, doit avoir la peau du machisme mais n'a pas de couleur de peau. Elle est au combat, et voilà, foi de volcanique calazaza.

Le brûlant désir d'être femme, le fervent désir qu'on ne me gâche pas le plaisir d'être femme, rien n'en rafraîchit les ardeurs, pas même les sorbets de l'enfance ni aucune frisquette remembrance ni aucune tépide souvenance.

Aux mythiques sorbets de l'enfance pourront s'adjoindre, en ma vie de femme, de *fanm doubout*, de « femme debout », d'autres créoles succulences, d'autant plus que je viens d'apprendre que la pâtisserie Suréna, naguère, au temps de mon enfance, la plus réputée de Fort-de-France, vient d'ouvrir ses portes à Paris.

C'est passé vite !

Éphémères, les sorbets de l'enfance fondent promptement dans ma mémoire, sous ma langue, en langue créole, en français, en latin, en grec avec une célérité acidulée, ἐφημέριοι, *éphémérioi* (« qui ne durent qu'un jour »). *Tempus fugit velut umbra*, le temps s'enfuit comme une ombre. Les heures courent, le temps est court. *CARPE DIEM!* Cueille le jour ! Les heures passent, *vulnerant omnes, ultima neecat*, toutes blessent, la dernière tue. *Anba latè pa ni chouval bwa, anba latè pa ni plézi !* Sous la terre, il n'y a pas de chevaux de bois ; sous la terre, il n'y a pas de plaisir.

Pointe-des-Nègres, quartier de Fort-de-France, lieu de débarquement des esclaves déportés d'Afrique pendant la traite négrière, à la limite de Schoelcher, ô armada de symboles !

*Mais il n'y a pas de coïncidences, rien que des correspondances, de baudelairiennes
correspondances.*

Suzanne Dracius, octobre 2021

PABLO NERUDA : «Est-ce le soleil d'hier ? »

Est-ce le soleil d'hier ?
Ou le feu de son feu est-il autre ?

Comment rendre grâce aux nuages
pour cette abondance éphémère ?

D'où viennent-elles, les nuées
avec leurs sacs noirs de sanglots ?

Où sont-ils, ces noms délicieux
comme des galettes d'antan ?

Où sont parties les Donaldas,
les Clorindas et les Edwiges ?

YVES BONNEFOY : «agitation du rêve»

Dans ce rêve le fleuve encore : c'est l'amont,
Une eau serrée, violente, où des troncs d'arbres
S'entrechoquent, dévient; de toute part
Des rivages stériles m'entourent,
De grands oiseaux m'assaillent, avec un cri
De douleur et d'étonnement, — mais moi, j'avance
À la proue d'une barque, dans une aube.
J'y ai amoncelé des branches, me dit-on,
En tourbillons s'élève la fumée,

Puis le feu prend, d'un coup, deux colonnes torsées,

Tout un porche de foudre.

Je suis heureux

De ce ciel qui crépite, j'aime l'odeur

De la sève qui brûle dans la brume.

Et plus tard je remue des cendres, dans un âtre

De la maison où je viens chaque nuit,

Mais c'est déjà du blé, comme si l'âme

Des choses consumées, à leur dernier souffle,

Se détachait de l'épi de matière

Pour se faire le grain d'un nouvel espoir.

Je prends à pleines mains cette masse sombre

Mais ce sont des étoiles; je déplie

Les draps de ce silence, mais découvre

Très lointaine, très proche la forme nue

De deux êtres qui dorment, dans la lumière

Compassionnée de l'aube, qui hésite À effleurer du doigt leurs paupières closes

Et fait que ce grenier, cette charpente,

Cette odeur du blé d'autrefois, qui se dissipe,

C'est encore leur lieu, et leur bonheur.

Je dois me délivrer de ces images.

Je m'éveille et me lève et marche.

Et j'entre

Dans le jardin de quand j'avais dix ans,

Qui ne fut qu'une allée, bien courte, entre deux masses

De terre mal remuée, où les averses

Laissent longtemps des flaques où se prirent

Les premières lumières que j'aie aimées.

Mais c'est la nuit maintenant, je suis seul,

Les êtres que j'ai connus dans ces années

Parlent là-haut et rient, dans une salle

Dont tombe la lueur sur l'allée; et je sais

Que les mots que j'ai dits, décidant parfois

De ma vie, sont ce sol, cette terre noire.

Autour de moi le dédale, infini,

D'autres menus jardins avec leurs serres
Défaites, leurs tuyaux sur des plates-bandes
Derrière des barrières, leurs apprentis
Où des meubles cassés, des portraits sans cadre,
Des brocs, et parfois des miroirs comme à l'aguet
Sous des bâches, prêts à s'ouvrir aux feux qui passent,
Furent aussi, hors du temps, ma première
Conscience de ce monde où l'on va seul.
Vais-je pouvoir reprendre à la glaise dure
Ces bouts de fer rouilles, ces éclats de verre,
Ces morceaux de charbon?
Agenouillé,
Je détache de l'infini l'inexistence
Et j'en fais des figures, d'une main
Que je distingue mal, tant est la nuit
Précipitée, violente par les mondes.
Que lointaine est ici l'aube du signe!
J'ébauche une constellation mais tout se perd.

II

Et je lève les yeux, je l'ose enfin,
Et je vois devant moi, dans le ciel nu,
Passer la barque qui revint, parfois sans lumière,
Dans tant des rêves qui miroitent dans le sable
De la très longue rive de cette nuit.
Je regarde la barque, qui hésite.
Elle a tourné comme si des chemins
Se dessinaient pour elle sur la houle
Qui parcourt doucement, brisant l'écume,
L'immensité de l'ombre de l'étoile.
Et qui sont-ils, à bord?
Un homme, une femme
Qui se détachent noirs de la fumée
D'un feu qu'ils entretiennent à la proue.
De l'homme, de la femme le désir
Est donc ce feu au dédale des inondes.

III

Je referme les yeux.
Et m'apparaît
Maintenant, dans le flux de la mémoire,
Une coupe de terre rouge, dont des flammes
Débordent sur la main qui la soulève
Au-dessus de la barque qui s'éloigne.
Et c'est là un enfant, qui me demande
De m'approcher, mais il est dans un arbre,
Les reflets s'enchevêtrent dans les branches.

Qui es-tu? dis-je.
Et lui à moi, riant :
Qui es-tu?
Puisque tu ne sais pas souffler la flamme.
Qui es-tu?
Vois, moi je souffle le monde,
Il fera nuit, je ne te verrai plus,
Veux-tu que ne nous reste que la lumière? -
Mais je ne sais répondre, de par un charme
Qui m'a étreint, de plus loin que l'enfance.

IV

Et je m'éloigne et vais vers le rivage.
La barque, et d'autres barques, y sont venues.
Mais tout y est silence, même l'eau claire.
Les figures de proue ont les yeux encore
Clos, à l'avant de ces lumières closes.
Et les rameurs sont endormis, le front
Dans leurs bras repliés en dehors des siècles.
La marque sur leur épaule, rouge sang,
Tristement brille encore, dans la brume
Que ne dissipe pas le vent de l'aube

FERNANDO PESSOA : «Plutôt le vol de l'oiseau »

Plutôt le vol de l'oiseau qui passe sans laisser de trace,
que le passage de l'animal, dont l'empreinte reste sur le sol.
L'oiseau passe et oublie, et c'est ainsi qu'il doit en être.
L'animal, là où il a cessé d'être et qui, partant, ne sert à rien,
montre qu'il y fut naguère, ce qui ne sert à rien non plus.
Le souvenir est une trahison envers la Nature,
Parce que la Nature d'hier n'est pas la Nature.
Ce qui fut n'est rien, et se souvenir c'est ne pas voir.

Passe, oiseau, passe, et apprends-moi à passer!

FERNANDO PESSOA : «Parfois, en certains jours de lumière »

Parfois, en certains jours de lumière parfaite et exacte,
où les choses ont toute la réalité dont elles portent le pouvoir,
je me demande à moi-même tout doucement
pourquoi j'ai moi aussi la faiblesse d'attribuer
aux choses de la beauté.

De la beauté, une fleur par hasard en aurait-elle ?

Un fruit, aurait-il par hasard de la beauté ?

Non : ils ont couleur et forme
et existence tout simplement.

La beauté est le nom de quelque chose qui n'existe pas
et que je donne aux choses en fonction du plaisir qu'elles me donnent.

Cela ne signifie rien.

Pourquoi dis-je donc des choses : elles sont belles ?

Oui, même moi, qui ne vis que de vivre,

invisibles, viennent me rejoindre les mensonges des hommes
devant les choses,

devant les choses qui se contentent d'exister.

Qu'il est difficile d'être soi et de ne voir que le visible!

ETIENNE LERO : «Plutôt le vol de l'oiseau »

Le Ciel a ravi l'éclat des lampes
Le Jour monte comme une passerelle
Les nuits et les jours de ton amour
Ce sont pièces de monnaie.

Où l'on ne voit plus la reine,
Histoire ancienne

SAINT JOHN PERSE : «Vents »

Vents, I-1, Saint-John Perse

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,

De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,

Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille,

En l'an de paille sur leur erre... Ah ! oui, de très grands vents sur toutes faces de vivants !

Flairant la pourpre, le cilice, flairant l'ivoire et le tesson, flairant le monde entier des choses,

Et qui couraient à leur office sur nos plus grands versets d'athlètes, de poètes,

C'étaient de très grands vents en quête sur toutes pistes de ce monde,

Sur toutes choses saisissables, parmi le monde entier des choses...

Et d'éventer l'usure et la sécheresse au cœur des hommes investis,

Voici qu'ils produisaient ce goût de paille et d'aromates, sur toutes places de nos villes,

Comme au soulèvement des grandes dalles publiques. Et le cœur nous levait

Aux bouches mortes des Offices. Et le dieu refluit des grands ouvrages de l'esprit.

Car tout un siècle s'ébruitait dans la sécheresse de sa paille, parmi d'étranges désinences : à bout de cosses, de siliques, à bout de choses frémissantes

comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant livrée de l'année morte;

Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles de terre cuite –

Très grand arbre mendiant qui a fripé son patrimoine, face brûlée d'amour et de violence où le désir encore va chanter.